

PARAIT
TOUS
LES JEUDIS

LES ROMANS CINEMA

45¢
L'ÉPIQUE
COMPLÈTE
COLLECTIO

LA MAISON DE LA HAINE

GRAND ROMAN
CINÉMATOGRAPHIQUE
ADAPTÉ PAR

GUY DE TERAMOND



L'HOMME DE MANILLE

Collection "In Extenso"

L'ouvrage illustré de 4 fr. 50 pour 1 franc. *Parce par la poste*
1 fr. 15

- | | | | |
|--------------------|------------------------|------------------|------------------------|
| 1. Jean Herminet | La Danseuse | 106. G. de Paris | Mélie |
| 2. Edouard Buisson | Le Silence | 107. G. de Paris | Les Châtes |
| 3. L. H. Remy | L'Autre Femme | 108. A. H. H. H. | Dans le |
| 4. Louis Herminet | Elisabeth Courtesane | 109. A. H. H. H. | Amour d'Amour |
| 5. Paul Adam | Les Cœurs Nouveaux | 110. G. de Paris | La Jolie Fille d'Arret |
| 6. M. Saut | L'Amour Maudit | 111. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 7. H. H. H. | Les Amis et l'Amour | 112. G. de Paris | Les Amis et l'Amour |
| 8. C. L. H. H. | La Fille des Bourgeois | 113. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 9. H. H. H. | Elisabeth | 114. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 10. D. La G. H. | La Fille | 115. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 11. H. H. H. | La Fille | 116. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 12. H. H. H. | La Fille | 117. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 13. H. H. H. | La Fille | 118. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 14. H. H. H. | La Fille | 119. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 15. H. H. H. | La Fille | 120. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 16. H. H. H. | La Fille | 121. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 17. H. H. H. | La Fille | 122. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 18. H. H. H. | La Fille | 123. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 19. H. H. H. | La Fille | 124. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 20. H. H. H. | La Fille | 125. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 21. H. H. H. | La Fille | 126. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 22. H. H. H. | La Fille | 127. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 23. H. H. H. | La Fille | 128. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 24. H. H. H. | La Fille | 129. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 25. H. H. H. | La Fille | 130. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 26. H. H. H. | La Fille | 131. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 27. H. H. H. | La Fille | 132. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 28. H. H. H. | La Fille | 133. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 29. H. H. H. | La Fille | 134. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 30. H. H. H. | La Fille | 135. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 31. H. H. H. | La Fille | 136. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 32. H. H. H. | La Fille | 137. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 33. H. H. H. | La Fille | 138. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 34. H. H. H. | La Fille | 139. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 35. H. H. H. | La Fille | 140. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 36. H. H. H. | La Fille | 141. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 37. H. H. H. | La Fille | 142. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 38. H. H. H. | La Fille | 143. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 39. H. H. H. | La Fille | 144. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 40. H. H. H. | La Fille | 145. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 41. H. H. H. | La Fille | 146. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 42. H. H. H. | La Fille | 147. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 43. H. H. H. | La Fille | 148. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 44. H. H. H. | La Fille | 149. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 45. H. H. H. | La Fille | 150. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 46. H. H. H. | La Fille | 151. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 47. H. H. H. | La Fille | 152. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 48. H. H. H. | La Fille | 153. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 49. H. H. H. | La Fille | 154. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 50. H. H. H. | La Fille | 155. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 51. H. H. H. | La Fille | 156. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 52. H. H. H. | La Fille | 157. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 53. H. H. H. | La Fille | 158. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 54. H. H. H. | La Fille | 159. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 55. H. H. H. | La Fille | 160. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 56. H. H. H. | La Fille | 161. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 57. H. H. H. | La Fille | 162. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 58. H. H. H. | La Fille | 163. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 59. H. H. H. | La Fille | 164. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 60. H. H. H. | La Fille | 165. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 61. H. H. H. | La Fille | 166. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 62. H. H. H. | La Fille | 167. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 63. H. H. H. | La Fille | 168. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 64. H. H. H. | La Fille | 169. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 65. H. H. H. | La Fille | 170. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 66. H. H. H. | La Fille | 171. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 67. H. H. H. | La Fille | 172. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 68. H. H. H. | La Fille | 173. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 69. H. H. H. | La Fille | 174. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 70. H. H. H. | La Fille | 175. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 71. H. H. H. | La Fille | 176. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 72. H. H. H. | La Fille | 177. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 73. H. H. H. | La Fille | 178. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 74. H. H. H. | La Fille | 179. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 75. H. H. H. | La Fille | 180. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 76. H. H. H. | La Fille | 181. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 77. H. H. H. | La Fille | 182. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 78. H. H. H. | La Fille | 183. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 79. H. H. H. | La Fille | 184. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 80. H. H. H. | La Fille | 185. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 81. H. H. H. | La Fille | 186. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 82. H. H. H. | La Fille | 187. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 83. H. H. H. | La Fille | 188. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 84. H. H. H. | La Fille | 189. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 85. H. H. H. | La Fille | 190. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 86. H. H. H. | La Fille | 191. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 87. H. H. H. | La Fille | 192. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 88. H. H. H. | La Fille | 193. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 89. H. H. H. | La Fille | 194. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 90. H. H. H. | La Fille | 195. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 91. H. H. H. | La Fille | 196. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 92. H. H. H. | La Fille | 197. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 93. H. H. H. | La Fille | 198. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 94. H. H. H. | La Fille | 199. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 95. H. H. H. | La Fille | 200. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 96. H. H. H. | La Fille | 201. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 97. H. H. H. | La Fille | 202. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 98. H. H. H. | La Fille | 203. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 99. H. H. H. | La Fille | 204. G. de Paris | M. H. H. H. |
| 100. H. H. H. | La Fille | 205. G. de Paris | M. H. H. H. |

NOUVELLE SÉRIE AVEC ILLUSTRATION EN COULEURS

101. Edouard Buisson - L'Amour de l'Amour

102. H. H. H. - La Mésaventure

103. H. H. H. - L'Enfer

L'HOMME DE MANILLE

I

LA PELISSE DE LOUTRE

Devant le spectacle inattendu qu'elle avait sous les yeux, Pearl demeura atterrée.

Ainsi donc, c'était Harvey l'homme à la cagoule !... Était-ce possible ? Était-ce même croyable ?... Harvey, pour qui elle avait eu tant d'amitié !... Harvey qui, par une infernale machination, n'avait cherché à capter sa confiance que pour en abuser ensuite plus facilement !...

Elle ne pouvait s'empêcher maintenant de se rappeler l'accusation formelle portée contre lui par le chauffeur agonisant ; au moment de paraître devant Dieu, cet homme n'eût pas menti ainsi !

Il était vrai qu'Harvey l'avait tué. Mais qu'est-ce que cela prouvait ?... Ne s'était-il point, par une ruse habile, débarrassé d'un complice gênant, en faisant en même temps valoir aux yeux de la jeune fille le soin avec lequel il veillait sur elle ?

Rien, dans tout cela, quant au reste, ne se contredisait.

Il était exact, en revanche, qu'à plusieurs reprises, Gresham l'avait sauvée... Pourquoi, si elle ne se trompait point sur son compte, eût-il agi ainsi envers elle ?...

S'il avait voulu sa mort, il n'aurait eu qu'à laisser le cubilot déverser sur elle le métal en fusion !...

Mais à cela on eût aisément répondu qu'après avoir assassiné M. Waldou, il voulait seulement la terroriser... l'obliger,

par la crainte, à renoncer à la direction de l'usine qu'elle sentait confusément convoitée par tout le monde autour d'elle, l'enveloppant d'une haine hypocrite et farouche, parce qu'elle prétendait ne céder à personne l'héritage sacré de son père...

Pourtant, si Harvey était véritablement l'homme à la cagoule, pourquoi l'eût-il arrachée deux fois, au péril de sa vie, aux mains du misérable acharné à sa perte ?

Mais, après tout, était-ce vrai ? Car elle faisait cette remarque singulière que, s'évanouissant en présence de cet individu, elle se retrouvait, en reprenant connaissance, en présence du chimiste.

Jamais, de cette façon, elle ne les avait vus ensemble, l'un et l'autre. Si donc rien ne démontrait qu'ils formassent une seule et même personne, rien non plus ne s'y opposait.

Alors quelle sinistre comédie du dévouement avait-il jouée vis-à-vis d'elle ?... Ne s'était-il livré à ces abominables agressions que pour qu'elle s'imaginât lui devoir son salut et s'imposer habilement ainsi à sa reconnaissance ?...

Toute la clef du mystère résidait peut-être là.

Aussi, si elle s'efforçait de ne pas croire à la culpabilité du jeune homme, ne trouvait-elle rien non plus pour affirmer son innocence.

Elle avait cependant devant elle un fait précis et indéniable : elle venait de le surprendre enveloppé dans la cagoule noire !

Toutes ses idées se heurtaient tumultueusement.

tureusement dans son cerveau... elle ne savait plus que penser... qu'imaginer... Dans la nuit obscure où elle était plongée depuis un instant, elle cherchait la petite lueur qui la guiderait vers la lumière...

Mais c'était en vain.

Elle se débattait dans une incertitude affreuse. Tout semblait accuser Gresham, et il fallait bien que, malgré elle, elle vît en lui l'auteur des différents attentats qui avaient ensanglanté le château...

Cependant Harvey avait achevé de se remettre.

Il essayait de faire comprendre, en expliquant à Pearl ce qui s'était passé, de quelle monstrueuse erreur il était l'objet de sa part.

— Voyons, mademoiselle, lui disait-il avec désespoir, je vous en conjure, réfléchissez !... Comment voulez-vous que je sois l'homme à la cagoule?... n'ai-je pas été moi-même sa victime, au contraire !... Je souffre affreusement de voir que vous me soupçonnez si injustement et que vous ne croyez pas à la sincérité de mes sentiments, alors que je donnerais ma vie pour vous, s'il le fallait !... Hélas ! pouvez-vous douter un seul instant que je ne vous dis pas la vérité...

Mais Pearl hochait la tête :

— Vous m'avez déjà tellement menti, murmura-t-elle.

— Pourtant, reprit-il avec force... les faits sont là !... les luttas que j'ai dû soutenir contre cet individu ne sont-elles pas la preuve de mon innocence ?...

Elle l'interrompit sèchement :

— Je suis obligée de vous croire coupable, monsieur Gresham, jusqu'à ce que vous m'ayez démontré que je me trompe !... Mais, ajouta-t-elle, ne nous attardons pas ici... il fait froid... rentrons dans le château...

— Je vous suis, mademoiselle...

— Passez devant, monsieur, je vous prie !...

Elle braqua sur lui son revolver, le mit

en joue, de façon à prévenir toute tentative de fuite de sa part.

Harvey eut un sourire triste : n'était-ce pas lui qui avait donné cette arme à la jeune fille, en lui recommandant, pour sa sécurité, de ne jamais s'en séparer ?

Mais il ne dit rien et se contenta de marcher devant elle.

Ils arrivèrent tous ainsi dans le cabinet de travail de M. Waldon :

— Jenny, commanda Pearl à sa femme de chambre, téléphonez à la police !

Puis, se tournant vers le chimiste, elle ajouta avec anxiété :

— En attendant que vous vous expliquiez avec elle, si vous avez quelque chose à avouer, parlez ! Apprenez-moi quel est le but que vous poursuivez ?... quels sont vos complices ?... Je vous promets qu'il vous sera tenu compte de vos aveux !...

Mais l'autre répondit avec calme :

— Prenez garde, mademoiselle !... n'agissez pas avec précipitation et imprudence... si vous me faites arrêter, vous le regretterez sûrement un jour !... non pas seulement parce que vous serez furée de reconnaître que je ne suis pas coupable, mais...

Il s'arrêta. Un instant il enveloppa miss Waldon d'un long regard, chargé d'une tendresse infinie. Puis baissant la tête, il murmura d'une voix émue :

— Parce que vous serez privée de votre meilleur protecteur !...

Tout en parlant, il avait jeté les yeux autour de lui, comme pour signifier à Ezra, à Naomi, à Haynes qu'il les avait démasqués, et qu'il n'ignorait rien de leurs sourdes manœuvres contre la jeune fille qu'il s'était donné mission de défendre.

Mais le visage de ceux-ci ne s'était point départi de leur air ironique et satisfait. Ce qu'ils désiraient était arrivé. Un fossé profond était creusé maintenant entre les deux amis. Même si Harvey était innocent, ayant perdu la confiance de Pearl, il ne pouvait plus rien désormais contre eux,

Cependant comme, toute troublée, celle-ci se taisait, ne sachant point ce qu'elle devait répondre, le chimiste reprit avec énergie :

— Je vous demande une dernière grâce, mademoiselle... Consentez à demeurer quelques instants, seule avec moi... peut-être ne réussirai-je pas à vous convaincre

mais il est des choses que je dois vous apprendre, avant que vous me livriez à la justice... vous ne me refuserez pas cela : il y va de votre vie !...

Haynes allait répliquer que c'était inutile et que sa cousine était suffisamment éclairée, quand, d'un geste brusque de la main, Fearl lui ferma impérieusement la bouche :



(Photo Tim Peltz - L'Express)
HARVEY RÉPOND AUX ATTAQUES DE M. ENTHUSIASME.

— Soit ! dit-elle impressionnée malgré elle... laissez-nous, je vous prie, un instant, mon oncle et mes cousins... et n'ayez pas peur, ajouta-t-elle en leur montrant son browning... s'il arrivait la moindre chose, je saurais me défendre !...

Ils se retirèrent de mauvaise grâce, prévoyant que cette explication entre les deux jeunes gens pouvait tourner contre eux.

Mais Naomi leur fit signe des yeux qu'ils ne pouvaient point l'empêcher et qu'il valait mieux faire contre mauvaise fortune bon visage.

Resté seul avec Harvey, Pearl, tout en gardant toujours son revolver braqué sur lui, lui dit :

— Je vous écoute, monsieur !...

— Oh ! mademoiselle, objecta-t-il tristement, il est inutile de prendre tant de précautions contre moi !... qu'allez-vous donc imaginer ?... je n'ai pas eu le temps de me sauver !... et je n'ai point même d'arme entre les mains !...

Il soupira douloureusement et reprit :

— J'espérais que vous auriez confiance en moi !... que vous ne chercheriez point à découvrir ce que j'avais résolu de vous cacher encore... mais vous en avez décidé autrement... soit !... puisque c'est à ce prix que je puis reconquérir votre estime, je vous dirai tout... Quelque temps avant la nuit, votre père m'avait remis un document de la plus haute importance... il m'innocentera complètement... je l'ai apporté pour vous le montrer... il se trouve dans la poche de ma pelisse accrochée dans mon laboratoire...

La jeune fille regarda son interlocuteur dans les yeux, comme si elle cherchait à y lire ce qu'elle devait croire de ces étranges paroles.

Quel mensonge allait-il inventer de nouveau ?... N'était-ce pas quelque stratagème pour s'échapper ?...

Mais il continuait, de son même ton tranquille :

— Vous avez douté de moi... je vais simplement vous démontrer que vous avez eu tort... Veuillez donner l'ordre qu'on apporte ces papiers... ensuite vous jugerez vous-même ce que vous avez à faire !...

Tandis qu'il parlait ainsi, la tenture qui masquait la porte, dans le fond de la pièce s'était soulevée lentement.

La sinistre apparition de l'homme à la cagoule se dessina dans l'ombre.

Il écoutait. Il avait tout entendu.

Alors, sa main crispée laissa tomber doucement la portière et il s'éloigna sans bruit.

Ni Pearl, ni Harvey ne s'étaient aperçus qu'ils n'étaient pas seuls.

Mais, sans répondre à son interlocuteur, miss Waldon s'était avancée vers le bureau de son père et, étendant sa main libre vers le clavier des sonneries électriques, avait posé le doigt sur un bouton.

Aussitôt un domestique avait paru.

— Allez, lui ordonna-t-elle, dans le laboratoire de M. Gresham, vous y trouverez une pelisse de fourrure...

— Dans le petit placard de gauche, précise Harvey.

— Vous chercherez dans la poche...

— Intérieure droite...

— Il y a des papiers, vous me les apporterez... c'est bien cela, Monsieur Gresham ?...

Il approuva de la tête et le domestique sortit.

Un instant, les deux jeunes gens demeurèrent silencieux l'un en face de l'autre.

— Vous verrez, dit le chimiste avec émotion, que je vous ai dit la vérité, mademoiselle !

— Je le veux bien, répartit-elle froidement... mais, ajouta-t-elle en s'animant, vous ne m'en avez pas moins menti... et cela je ne le puis oublier... pourquoi m'avoir caché que vous étiez riche ?... qui donc êtes-vous ?... quelle raison secrète avez-vous de dissimuler ainsi votre véritable personnalité ?... ayant toute autre



(Photo Film Pathé Frères.)
EMMA TRIOMPHÉ.

chose, j'exige que vous me l'expliquiez !...

Mais elle n'eut pas le temps d'achever, ni son compagnon de répondre.

La porte du cabinet de travail venait de s'ouvrir brusquement et le valet de chambre apparut sur le seuil.

Il avait les yeux agrandis d'épouvante. Tout son corps tremblait nerveusement.

Il dut se soutenir à une chaise et, dans un souffle terrifié, bégaya, tout en désignant du doigt l'endroit d'où il venait :

— L'homme à la cagoule !...

II

LA BARRE DE FER

Obéissant à miss Waldon, le domestique avait, d'un pas rapide, gagné le laboratoire, y était entré et, ayant pris la pelisse à l'endroit indiqué par Gresham, s'était mis en devoir de fouiller dans les poches.

Il était si absorbé dans sa besogne, qu'il n'entendit point la porte tourner doucement derrière lui, sur ses gonds.

L'homme à la cagoule apparut.

Un instant, il regarda autour de lui, semblant chercher quelque chose.

Par terre, dans un coin de la pièce, il y avait une barre de fer.

Il avança sans bruit, la ramassa, et, doué d'une force extraordinaire, en tordit une extrémité sur ses genoux, en forme de noeud.

Alors, muni de cette arme terrible, il se dirigea vers le domestique, en retenant son souffle.

Malheureusement pour lui, comme il passait près d'une petite table, un pan de sa cagoule accrocha sur le bord un petit flacon qui tomba sur le parquet.

Le bruit du verre se brisant fit tourner la tête du valet.

Il vit le sinistre inconnu qui venait vers lui le bras levé, prêt à frapper.

Poussant un cri d'effroi, instinctivement il chercha autour de lui quelque chose pour se défendre. Sa main rencontra une cornue pleine de liquide. Il l'attrapa et, de toutes ses forces, la lança au visage du malfaiteur.

Celui-ci chancela sous le choc inattendu et lâcha son arme.

Son adversaire, ne perdant point son sang-froid, en profita pour se jeter sur

lui, le bousculer violemment et gager la porte à toutes jambes.

L'homme à la cagoule s'était aussitôt remis. Mais déjà le domestique avait disparu. Il était trop tard pour songer à le poursuivre.

— En voilà un qui a de la chance ! fit-il en lui-même.

Il ne perdit point son temps à ramasser la barre de fer, et, apercevant la pelisse que l'autre, dans son émoi, avait abandonnée, s'en empara.

Fébrilement, il fouilla toutes les poches, mais bientôt un sourd juron s'écrasa sur ses lèvres.

Elle était vide !

Le domestique avait-il emporté les précieux papiers, ou Gresham, méfiant, avait-il, pour l'égarer, inventé un nouveau stratagème ?

Un dépit rageur secoua l'homme à la cagoule.

— Damnation ! rugit-il.

Ecumant de rage, il s'en prit à la pelisse, la mit en pièces, jonchant le sol autour de lui de morceaux de fourrure épars.

Tout à coup, il s'arrêta, prêta une oreille attentive.

Lâchant la pelisse, il franchit la porte, gagna le corridor, se dissimula derrière une tenture et attendit.

— J'ai été joué cette fois-ci, gronda-t-il entre ses dents... mais patience, j'aurai bientôt ma revanche !...

Alors il retint sa respiration et demeura immobile.

On venait.

Dans le cabinet de travail de M. Walden, le valet, d'une voix entrecoupée, achevait son étrange récit.

— L'homme à la cagoule, répétait-il avec terreur...

— Allons, lui dit doucement Pearl, remettez-vous... vous êtes maintenant en sûreté avec nous... N'ayez plus peur !... Nous nous défendrons contre ce monstre, qui ne nous assassinera pas comme il a ten-

té de le faire pour ce pauvre vieux John !...

Mais il était désormais impossible qu'Harvey fût le mystérieux meurtrier, puisque, à cet instant même, le valet venait de rencontrer ce dernier dans le laboratoire du chimiste.

Alors Pearl leva ses beaux yeux voilés de larmes vers Gresham, et il y avait dans son regard un tel regret de ses accusations, un tel désir d'être pardonnée que le jeune homme en fut tout remué.

Elle s'avança vers lui, et, d'un ton désolé :

— Mon ami, murmura-t-elle... comment m'excuser, comment vous dire à quel point je déplore la peine que je vous ai faite !... mon injustice et mon aveuglement !...

Mais, avec un sourire affectueux, il l'assura qu'il avait déjà oublié ses soupçons et le malentendu qui les avait séparés un moment.

Et comme elle lui tendait sa main, lui rendant toute son amitié, il y posa respectueusement ses lèvres...

— N'êtes-vous pas d'avis, lui demanda-t-elle peu après, de nous mettre sans retard à la poursuite de cet abominable personnage ! Peut-être, cette fois-ci, serons-nous plus heureux et parviendrons-nous à le rattraper.

— Je vous suis, répondit-il simplement.

Pearl se tourna vers le domestique :

— Priez mon oncle, mon cousin et ma cousine de me rejoindre au laboratoire... j'ai une communication importante à leur faire !...

Tandis que le valet s'élançait à leur recherche dans la maison, Pearl et Harvey, browning au poing, montaient dans le laboratoire.

Ils passèrent si près de l'homme à la cagoule qu'ils le frôlèrent presque, mais ne le virent point.

Et, quand ils se furent éloignés, celui-ci sortit doucement de sa cachette, gagna par les corridors le cabinet de travail de

M. Waldon, fit glisser tranquillement le panneau de la boiserie qui couvrait sur le passage souterrain et disparut.

Là, il se trouvait en sûreté ; il était bien certain que personne ne viendrait le chercher.

A leur grand étonnement, les jeunes gens avaient trouvé la pièce vide.

Cette fois encore, leur misérable agresseur leur avait échappé !

— Ma pauvre pelisse ! s'écria Harvey... elle est dans un joli état !... Votre chien Bobby lui-même, mademoiselle, ne pourrait pas trouver un manteau dans un de ses morceaux !...

— Et les documents qu'elle contenait ? s'écria soudain Pearl avec anxiété.

Il la rassura du geste :

— Excusez-moi, ils n'y étaient pas !... Je n'avais dit tout cela, expliqua-t-il, que pour tromper notre ennemi invisible... Par

un étrange pressentiment, il me semblait qu'il était non loin de nous, à nous écouter... Vous voyez que je ne me suis pas trompé...

— Vous avez eu raison ! répondit-elle, songeuse.

Puis, devenant plus pensive encore, elle ajouta d'un ton inquiet :

— Cet homme rôde donc perpétuellement autour de nous, nous épiant sans cesse dans l'ombre ?

— Oui, murmura-t-il en baissant la voix et ce qu'il y a de plus troublant...

Il s'interrompit tout à coup ; son visage devint singulièrement grave et il reprit :

— Mademoiselle, l'absence de ces papiers ne m'empêchera pas de vous donner toutes les explications que vous avez exigées de moi et que je vous dois maintenant...

Mais elle secoua sa jolie tête blonde :



GRIMLINT ET PETER LE BOULANGER DISCUTENT.

(Photo Film Public France.)

— Non, mon ami... Je ne veux rien apprendre... Je souhaite seulement que vous puissiez oublier que, un instant, j'ai douté de vous... Si vous avez été obligé de cocher quelque chose de votre vie, je ne commettrai plus l'indiscrétion de vous en demander la raison !... Peut-être, un jour, pourrez-vous me la dire... Mais, jusque-là, gardez le silence !... C'est moi, maintenant, qui vous en supplie...

— Miss Pearl, balbutia-t-il éperdu, vous savez bien que je vous suis dévoué jusqu'à la mort !... Rien ne me coûtera pour vous délivrer du criminel qui vous poursuit d'une haine aussi implacable !...

À ce moment entrèrent Erza, Haynes et Naomi que le domestique avait fini par trouver, non sans peine, dans le château.

— Je vous ai priés de vouloir bien venir, dit lentement Pearl, pour faire, devant vous, des excuses à M. Gresham... C'est un parfait gentleman qui m'a donné les preuves les plus formelles de son innocence !...

Et quand, en quelques mots, elle les eut mis au courant des événements qui venaient de se passer, elle ajouta :

— Je lui ai rendu mon amitié toute entière et je vous demande à votre tour de lui renouveler votre confiance !...

Ils s'inclinèrent tous les trois, sans protester.

Mais Naomi pinçait ses lèvres minces, tandis qu'Erza crispait les poings avec une rage sourde.

Tout ce qu'il avait fait contre le chimiste avait donc été inutile ? Ce drôle était parvenu à convaincre Pearl à la reprendre. Quelle nouvelle lutte sournoise et sans merci allaient-ils être obligés d'entreprendre contre lui ?

Quant à Haynes, il demeurait impassible.

Un pli narquois contractait simplement sa bouche.

Il n'osait point élever la voix et désobéir

à la volonté si nettement exprimée de la jeune fille.

Il profita seulement d'un moment où Harvey s'était éloigné pour s'approcher d'elle et lui murmurer à voix basse :

— Ma cousine, permettez-moi de vous dire que je vous trouve bien imprudente !... Je ne doute pas, moi non plus, de l'innocence de M. Gresham, évidemment !... Mais cela n'empêche pas que vous auriez peut-être pu prendre encore quelques informations !...

Mais Pearl ne parut point l'entendre et lui tourna le dos.

III

UN BOUGE DE NEW-YORK

Les quartiers populeux de New-York, qui environnent les docks, sont pleins de bouges infâmes, coupe-gorges sinistres que l'on ne peut guère comparer qu'à nos *Père-Luette* ou *Château-Rouge* où jadis on promenait les grands-ducs dans leur traditionnelle tournée nocturne.

Si, le soir, ils étaient le rendez-vous de tous les escarpes et de tous les malfaiteurs de la ville, parmi lesquels la police faisait toujours de fructueuses rafles, dans le jour leurs tables grossières de bois étaient généralement vides, la clientèle y était rare et, en dehors de quelques matelots en goguette ou de quelques ivrognes invétérés les individus qui s'y retrouvaient ne discutèrent guère ni problèmes philosophiques ni questions économiques. Il n'y avait pas d'endroits plus propices pour préparer quelques mauvais coups, loin des oreilles indiscrètes.

Appuyé contre la muraille d'un de ces établissements, un homme était très occupé à fouiller avec une obstination fébrile le plus profond de ses poches, tout en entremaillant ses recherches de quelques jurons colorés et sourds.

C'était un homme de forte corpulence



(Plan Film Pathé Frères.)

PETER ANSONNE SON COMPLICE.

vêtu d'une vareuse marine qui avait peut-être eu, jadis, une couleur, et d'un pantalon auquel des pièces sans nombre donnaient un air vague de justaucorps d'arlequin. Des souliers éculés et une casquette de chauffeur, enfoncée jusqu'à ses oreilles, complétaient ce misérable accoutrement.

Il avait une figure qu'on ne pouvait regarder sans frémir, une figure aux traits patibulaires, d'un aspect sinistre avec son nez écrasé, son oeil droit recouvert d'un emplâtre noir, sa bouche sans dents et sa peau rongée de dartres et d'ulcères.

— By Jove, murmura-t-il rageusement, je les avais bien, cependant, tout à l'heure encore !... Il n'est pas possible que je les aie perdus !...

C'étaient les quelques cents qui lui

permettaient de franchir le seuil d'un des cabarets.

Soudain il poussa un cri de triomphe : il avait retrouvé l'argent.

Alors, poassant délibérément la porte, il entra.

Aux tables, quelques débauchés du port étaient assis avec des filles, riant haut, sous l'œil indulgent du tenancier, qui causait avec un individu accoudé au bar qui formait le fond de la pièce en fumée.

Celui-là méritait aussi une courte description.

Son costume, si modeste qu'il fût, tranchait cependant nettement avec ceux des habitués du bouge. Il était vêtu d'une jaquette sombre, usée presque jusqu'à sa problématique doublure, et son linge élimé trahissait une gêne égale, en son genre, à celle de ses voisins.

Sa tête de louine, son crâne chauve couronné au-dessus des tempes de quelques rares cheveux, ses yeux sournois, sa bouche contractée d'une perpétuelle grimace ne contribuaient point à lui donner une physionomie bien sympathique.

C'était Grimlish, l'homme d'affaires de la basse pègre.

Ancien sollicitor rayé du tribunal de New-York pour indécrotte professionnelle, il avait mis à la disposition de tous les malandrins de la cité ses connaissances juridiques.

On échappe à la justice, quand on sait adroitement demeurer dans les marges du code. On retarde le châtiment quand on s'engage dans le maquis de la procédure.

Grimlish n'ignorait rien de cette science difficile et, moyennant de modiques rémunérations, offrait ses services à tous ceux qui avaient besoin de lui. S'il avait eu affaire à des financiers louches de haute envergure ou à de riches industriels véreux, peut-être eût-il habité dans la cinquatrième avenue et roulé en automobile.

Le vice et l'ivrognerie avaient confiné pour toujours ce légiste dans la plus misérable clientèle, et il donnait la plupart de ses consultations dans les bouges.

Mais s'il était venu dans celui-là, sans doute était-ce dans un but bien déterminé, car il s'était informé auprès du tenancier s'il ne connaissait point un certain Peter le Borgne.

Ce fut à ce moment que celui-ci, après avoir retrouvé dans sa poche les quelques cents qu'il y cherchait avec tant d'opiniâtreté, entra dans le cabaret.

— Tenez, dit le tenancier, le voilà votre Peter le Borgne.

Grimlish se dirigea alors vers lui, et, d'un ton amical :

— Bonjour camarade ! fit-il...

L'autre cala dans sa joue la chique de chewing-gum qu'il mâchait, cracha sur le

parquet et répondit d'un ton bourru :

— Que me veux-tu, toi ?

Cet accueil peu engageant ne parut pas démonter le moindrement son interlocuteur, qui se mit à rire et reprit :

— Tu n'es pas aimable, aujourd'hui, mon vieux !

Et baissant la voix :

— J'ai quelque chose d'important à te communiquer !

— Ah ! fit simplement l'autre...

— Oui, viens t'asseoir un instant avec moi !

Ils s'installèrent à une table dans un coin, et, comme le garçon s'approchait :

— Stout ! commanda Grimlish...

Alors il sortit de sa poche un portefeuille graisseux, y fouilla longuement puis tira de la masse des papiers qui le gonflaient un télégramme plié qu'il lui tendit.

L'autre, renversé en arrière sur sa chaise, les deux mains dans ses poches, sans regarder son interlocuteur, paraissait tout à fait étranger à ce qui se passait. Il se décida pourtant à prendre la dépêche et la lut machinalement d'un air détaché.

Voici ce qu'elle contenait :

Cape-Town (Afrique du Sud).

Arthur Grimlish Quentin Slip, New-York.

Retrouvez Peter le Borgne, chauffeur sur steamer *Arroyo*.

Arriverons New-York par prochain paquebot.

Joë le Malais.

Il reposa le papier sur la table et, de sa voix éraillée, demanda flegmatiquement :

— Et après ?

— Allons, dit l'autre, un peu agacé, ne fais donc pas semblant de ne pas comprendre !... Tu sais très bien qui est Joë le Malais et ce qu'il te veut !...

Peter le Borgne haussa les épaules d'un geste indifférent : décidément, il se refusait à parler.

— Tu as tort, camarade, insista Grimlish, de ne pas me répondre... Veux-tu que je te montre que je suis au courant?

Et comme le chauffeur se taisait toujours, se contentant de vider lentement son verre, il commença son récit.

Manille, située dans l'île Luzon, au milieu d'un pays morose et endormi, est la capitale de l'archipel des Philippines.

L'activité industrielle de cette ville, bâtie sur la rive droite du Pasig, cet étrange fleuve qui, dix fois par an, découvre des vases fétides, se compose surtout de fabriques de cigares et de chapeaux de paille, d'entrepôts de café et de sucre.

Les indigènes, au nombre de trois cent mille contre quarante mille Européens et vingt mille Chinois, n'habitent point cette partie de la cité appelée

« Manille murée », parce que, de hauts remparts la préservent de la brise rafraîchissante de l'Océan, et où sont bâties les casernes, les couvents et les édifices municipaux tels que la capitainerie et la mairie.

Ils demeurent le long du fleuve, dans les faubourgs de la ville chinoise, où se trouvent le centre des affaires et les banques, dans de petites cases rustiques en jonc et en rafia dont la construction uniforme ne doit pas coûter beaucoup d'ingéniosité à leurs architectes.

Au milieu de chacune d'elles, un mât grossièrement équari soutient un toit en forme de champignon, d'où descendent des feuilles de palmier en guise de muraille.

Dans ce pays, où les incessants tremblements de terre forcent à édifier les mai-



FRYER LE BURGON ARRIVE CHEZ MISS WALDON.

(Photo from Pathé Frères.)

sons en bois et en plâtras, cela permet tout au moins de ne pas avoir à les craindre !

L'aménagement n'est pas moins simple, en général. Une caisse vide, retournée, sert de table. D'autres, plus petites, de sièges. Une plus longue, recouverte de nattes de paille, de lit.

Grimlish s'interrompît et, regardant son compagnon dans les yeux :

— Tu connais ça, Peter ?...

Puis, d'un ton insinuant :

— Tu étais à Manille, il n'y a pas longtemps ! ajoute-t-il.

Mais le chauffeur de l'*Arroyo*, sa pipe aux dents, chassait tranquillement des volutes de fumée bleue devant lui, toujours impassible.

Et Grimlish continua son récit.

Dans une de ces cases, deux hommes causaient, assis devant une de ces tables improvisées.

L'un était un Européen. Il était vêtu d'un pantalon serré aux genoux, de hautes bottes et d'une chemise de couleur éclatante ; et, selon la mode du pays, un foulard de soie entourait sa tête, sous le large chapeau de paille avec lequel les habitants s'abritaient contre les rayons ardents du soleil.

Le personnage qui s'entretenait avec lui était tout à fait différent ; c'était un de ces tagals, race à la peau bronzée, matinée d'Hindous et de Négritos, et dont tout le costume consiste en un pantalon court qui leur descendait jusqu'aux genoux.

Sa figure émaciée, ses pommettes saillantes, ses dents de loup, ses cheveux crépus, noués au-dessus de son crâne, lui donnaient cet aspect inquiétant d'un de ces pêcheurs malais, bandits de l'océan Pacifique et des mers de Chine qui pullulent dans ces régions.

— Vois-tu, Joë, lui dit l'Européen, il ne tient qu'à nous de gagner la forte somme !...

L'autre, négligemment, demanda :

— En quoi faisant, Pablo ?

— Mais, tout bonnement en vendant à

miss Pearl Waldon le nom de l'individu qui a assassiné son père !

Il faut croire que l'entreprise n'était cependant pas si aisée que l'on eût pu l'imaginer, car l'aborigène, hochant la tête, laissa tomber du bout des lèvres, sans conviction cette simple exclamation :

— Ah !...

Mais, comme l'autre achevait de lui exposer son plan, un individu se dressa tout à coup de la couchette cachée dans l'ombre au fond de la pièce, arriva jusqu'à eux sans être entendu et, croisant les bras, prononça lentement ces quatre mots :

— Alors, part à trois !

Cette déclaration inattendue fit sursauter les deux interlocuteurs.

Ils se retournèrent brusquement, stupéfaits et atterrés de voir leur secret ainsi surpris.

Joë, cependant, n'était pas homme à perdre la tête.

Il jeta, à la dérobée, un coup d'œil à son camarade. L'autre comprit. La colère, qui avait contracté ses traits, fit place sur son visage à un sourire cordial :

— Tu nous écoutais ? dit-il... alors, tu connais tout !... eh bien, soit, tu auras également ta part !...

Mais, pendant ce temps, le Malais s'était reculé, sans être remarqué, de quelques pas, et, tandis que Pablo et le nouveau venu se serraient la main, il sortit rapidement son kriss et s'élança, le bras levé, sur l'indiscret.

Celui-ci, heureusement pour lui, se retournait à ce moment précis. Il saisit Joë au poignet, le lui tordit dans l'étau de fer de ses doigts, le força à lâcher son arme.

Et, comme Pablo, gardant tout son sang-froid, se jetait sur lui, au secours de son complice et cherchant à lui barrer la porte, d'un swing vigoureux il l'envoya s'écrouler sur le sol, étourdi.

Puis, enjambant le corps, il se précipita dehors, courut jusqu'à la rivière, détacha un petit canot attaché à un tronc d'arbre

et, saisissant la pagaie, se mit en devoir de gagner le large.

Il était sauvé.

Pas tout à fait, cependant, encore !

Domptant la douleur, le Malais avait ramassé son arme, et s'était élancé sur sa trace.

— Maladroit ! ricane simplement l'autre.

Et, ramant avec toute son énergie, il s'éloigna de la rive, sous les yeux de ses ennemis impuissants.

Le lendemain, fuyant de ce pays devenu dangereux pour lui, il s'embarquait comme chauffeur à bord de l'*Arroyo* qui levait



(Photo Film Pathé Frères.)

PETER DIT QU'IL CONNAÎT LE NOM DE L'ASSASSIN DE WENTHROP WALDON.

Alors, avec l'adresse extraordinaire de ses semblables, il balança un instant son kris, et, rassemblant toutes ses forces, l'envoya sur son adversaire.

Malais celui-ci avait prévu le mouvement.

D'un geste rapide, il avait retiré la pagaie de l'eau et l'avait placée devant lui, en guise de bouclier.

Le poignard vint s'y planter profondément, entrant dans le bois jusqu'au manche, tandis que, sur le bord, Joé poussait un cri de rage.

l'ancre, et arrivait quelque temps plus tard à New-York...

Grimaldi avait terminé son récit.

— Eh bien, Peter ? interrogea-t-il...

Et comme son interlocuteur s'obstinait à demeurer toujours muet, cachant, derrière son silence, toutes les pensées qui s'agitaient dans son esprit et demeurant sur ses gardes.

— Suis-je au courant de tes affaires, continua-t-il, et crois-tu que je ne pourrais pas t'être utile à quelque chose, si tu t'entendais avec moi ?

Peter le Borgne fixa son oeil sur son compagnon comme pour l'interroger.

— Camarade, insista l'homme d'affaires, ces deux gaillards-là sont à ta poursuite... tu les connais comme moi : s'ils te retrouvent, je ne donnerai pas cher de ta peau !...

Et baissant la voix :

— Si tu voulais, ce serait bien simple... ils m'ont chargé de te rechercher... je leur dirais que je sais où tu es et je les attirerais dans un piège où ce seraient eux qui n'en sortiraient pas vivants !...

Alors, du bout des lèvres, il ajouta :

— Ensuite, nous partagerions !...

Pour toute réponse, Peter le Borgne se leva de sa chaise, saisit son bock à moitié plein encore et, attrapant à la gorge l'ancien avocat avec son autre main, se mit en devoir de l'assommer.

— Au secours ! cria celui-ci...

Le teneancier et le garçon s'élançèrent, séparèrent les deux adversaires, jetèrent à la porte Peter le Borgne, qui toujours sans ouvrir la bouche s'éloigna en roulant les épaules.

— Ah ! la brute ! soupira Grimlish tout dépit, en remettant de l'ordre dans ses vêtements... allez donc faire des affaires avec de pareils gaillards !... Je suis bien récompensé de la peine que j'ai prise pour lui ! Quel imbécile !... Mais il me paiera cela !... ajouta-t-il en le menaçant de son poing fermé.

IV

UN SINGULIER VISITEUR

Pearl, en quittant le laboratoire, avait ramassé la barre de fer que l'homme à la cagoule avait oubliée par terre en se sauvant avec tant de précipitation.

Rentrée dans le cabinet de travail de M. Waldon, où elle se tenait plus volontiers que dans les salons, depuis qu'elle avait pris la direction effective de l'usine,

elle regardait avec curiosité cette arme, admirant malgré elle la force prodigieuse de l'inconnu, qui avait été capable de tor dre, entre ses mains, une semblable barre de fer.

A ce moment, John entra.

La blessure qu'il avait reçue à la tête avait été moins grave qu'on ne l'avait pensé et, après avoir saigné abondamment, il était déjà remis.

Il présenta à la jeune fille un plateau sur lequel se trouvait un morceau de papier malpropre, plié en quatre.

Elle l'examina un instant avec répugnance, puis, posant l'arme sur une table, le prit et l'ouvrit.

Il contenait ces quelques lignes, tracées d'une écriture grossière :

Moi, seul, connais, Mademoiselle, le nom du meurtrier de M. Waldon. Si vous voulez bien me recevoir un instant, je vous le communiquerai.

Son cœur battit violemment, et très intriguée, elle leva les yeux vers John :

— Qui a apporté cela ? interrogea-t-elle.

— Un individu de mauvaise apparence, mademoiselle... j'ai même hésité à le laisser entrer... mais il a insisté, disant qu'il était certain que mademoiselle, après avoir lu ce papier, le recevrait... Il attend dans le hall...

— Introduisez-le, John, répondit Pearl... mais ne vous éloignez pas, tant qu'il sera ici !...

Et, tandis que le domestique se retirait, elle ajouta en elle-même :

— Je ne dois rien négliger pour venger mon pauvre père !...

Un instant plus tard, John ramenait Peter le Borgne et, conformément aux ordres de la jeune fille, demeurait dans le cabinet de travail, à quelques pas d'eux, ne perdant aucun des mouvements de l'inquiétant personnage.

Si celui-ci n'avait pas daigné répondre, par une seule parole, aux propositions de



(Photo Film Pathé Frères.)

LA HAINE DE PIER TORDON PAR L'HOMME A LA CASQUETTE.

Grimlish, c'était sans doute parce que, depuis longtemps, il avait décidé dans sa tête de ce qu'il ferait et ne tenait, en aucune façon, à mêler un étranger à une affaire qu'il se sentait capable de mener, seul, à bien.

Inaccessible à la peur, il réfléchissait seulement qu'il importait de profiter, sans tarder, des précieux renseignements que lui avait fournis son interlocuteur sur l'arrivée de Joé le Malais.

Il fallait devancer celui-ci chez Miss Waldon, et lui vendre le secret qu'il avait surpris, avant que l'autre eût à son tour débarqué de New-York.

C'était ainsi qu'il s'était empressé de se rendre au château.

Le luxe de la pièce dans laquelle on l'introduisait lui produisit, sans doute, une certaine impression. Il regardait avec

étonnement les armures, les tapisseries, les meubles de bois sculpté, et surtout les tapis d'Orient aux couleurs éclatantes, où il se trouvait moins d'aplomb que sur le pont de l'*Arroyo*.

S'il ne songeait nullement à retirer sa casquette, le bout de cigare qu'il mâchonnait entre ses lèvres l'embarrassait : il n'ignorait point qu'il était impoli de fumer devant une femme, mais il n'osait point le jeter par terre, et, d'un autre côté, il était bien décidé à ne pas l'abandonner ainsi.

Il le gardait dans les doigts, le tournant, le retournant et semblant chercher ce qu'il allait pouvoir en faire.

John le vit, et, s'approchant de lui, lui tendit son plateau d'argent, avec toute la gravité de sa fonction.

Peter le Borgne le contempla un instant, un peu étonné, mais, comme d'un regard

présentant l'autre l'invitait à y déposer son mégot, il obéit machinalement.

Pearl, cependant, était venue au-devant de cet étrange visiteur, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre cordial :

— Vous avez demandé à me parler, monsieur ?

— Oui, répondit la brute...

Mais, jetant un coup d'œil sur le domestique, il ajouta, en baissant la voix :

— Sans témoins...

La jeune fille comprit et, se tournant vers John :

— Retirez-vous ! fit-elle...

Celui-ci parut hésiter. Devait-il laisser sa maîtresse en tête-à-tête avec cet individu dont l'allure sinistre ne disait rien de bon ?

Mais l'ordre était formel. Il s'inclina et sortit, en ayant soin, toutefois, de ne pas s'éloigner, au cas où la jeune fille aurait besoin de lui.

— Maintenant, monsieur, dit Pearl, je vous écoute... Vous m'avez écrit que vous connaissiez le nom du meurtrier de mon père ?

— Oui...

— Et que vous me le feriez connaître...

— Oui...

Ils s'épiaient l'un et l'autre. Non point en adversaire, mais en négociateurs dont l'un a quelque chose à vendre et l'autre à acheter.

Le moment était grave.

Pearl fit un effort sur elle-même, pour ne point laisser paraître son émotion. Si cet homme venait lui proposer de lui faire une pareille révélation, ce n'était certainement pas sans un but secret !

Vengeance ? Intérêt ?

C'était ce qu'il s'agissait de savoir.

Alors, demeurant sur ses gardes, elle l'interrogea doucement :

— Ne m'apprendrez-vous point, tout d'abord, monsieur, qui vous êtes et d'où vous venez ?

— Si vous voulez, répondit-il... bien que

cela ne vous serve pas à grand'chose !... Je me nomme Peter le Borgne, et j'arrive de Manille...

— En effet ! s'écria Pearl un peu déçue. Mais n'importe... le principal est que vous sachiez qui est l'assassin de mon père et que vous consentiez à me le dévoiler... Sans doute, ajouta-t-elle froidement, est-ce une affaire que vous me proposez en ce moment ?

L'autre ricana entre ses dents :

— Comme de juste !

— Combien voulez-vous ?

— Dix mille dollars...

La somme était énorme. Mais la fille de M. Waldon eût donné le double sans marchander.

— Soit ! acquiesça-t-elle...

Puis, regardant fixement son interlocuteur :

— Cependant, un seul mot auparavant... Qui donc me prouvera que vous allez me dire la vérité ?...

La question surprit le gredin. Mais son visage n'exprima aucune contrariété. Cette méfiance lui sembla toute naturelle.

La jeune fille ne pouvait pas savoir que, même dans la plus basse pègre, par un singulier point d'honneur, les engagements de cette nature sont sacrés, et qu'une pareille convention doit être de part et d'autre, scrupuleusement observée.

— C'est vrai, murmura-t-il ironiquement en hochant la tête, vous n'êtes pas forcée de me croire !...

Mais, tandis qu'il cherchait, dans son esprit, quelle preuve il pouvait lui donner de sa loyauté, soudain il pâlit... Ses traits exprimèrent la plus vive émotion... et ses mains se mirent à trembler nerveusement malgré lui...

Ses yeux venaient de se poser sur la table et il avait aperçu la barre de fer que, quelques instants plus tôt, Pearl y avait placée.

Il la prit, l'examina un instant, la mania entre ses doigts.



(Photo Film Pathé Frères.)

— « L'ASSASSIN EST ICI. »

Pearl ne put se défendre d'un mouvement de recul, comme si elle craignait que son visiteur ne s'en servit tout à coup contre elle.

— Ne craignez rien, mademoiselle, s'empres-sa-t-il de dire pour la rassurer... Si je regarde ainsi cette barre, c'est que je ne connais qu'un homme au monde capable de l'avoir tordue de cette façon... et c'est justement l'assassin de votre père !...

Et il balbutia avec terreur :

— Serait-il donc ici ?...

Et instinctivement ses regards se portèrent de tous côtés, comme s'il voulait fouiller jusqu'aux murs autour de lui.

Mais quelle meilleure preuve eût-il pu donner à Pearl de ce qu'il avançait ?... Elle n'ignorait pas que le meurtrier de M. Waldon rôdait autour d'elle dans le

château même... et que cela ne pouvait être que l'homme à la cagoule !... L'affirmation de cet individu ne faisait donc que corroborer ce qu'elle savait déjà... En lui affirmant qu'il connaissait ce nom, qu'elle eût donné sa vie pour apprendre, il ne mentait donc pas !...

— C'est bien, dit-elle alors, vous aurez vos dix mille dollars !

Elle s'assit à son bureau, sortit un carnet de chèques, commença à écrire la somme sur l'un d'eux.

Mais il l'arrêta :

— Non, dit-il... pas de ça !... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de votre chiffon de papier ?... Il faudrait aller dans une banque... donner une signature... et puis, voyez-vous un gaillard fringué comme moi réclamant tout cet argent... Je devrais fournir des explications... ça n'en finirait

pas... Non!... de l'argent comptant, s'il vous plaît!...

— Au fait, c'est juste! repartit Pearl, ne pouvant s'empêcher de rire... Mais je n'ai pas dix mille dollars en banknotes dans ma poche!... Voulez-vous revenir les chercher à cinq heures?... Je les ferai prendre à la caisse de l'usine...

L'autre secoua la tête.

— Plus souvent! s'exclama-t-il d'un ton gouailleux... je ne marche pas!... Ce serait trop dangereux!...

Pearl se redressa, blessée qu'il pût s'imaginer qu'elle lui tendait un piège:

— Que croyez-vous donc? fit-elle.

— Oh! repartit-il, je ne crains rien de vous, évidemment!...

Et, baissant la voix prudemment:

— Seulement je pourrais rencontrer ici l'homme à la barre de fer... Il me connaît bien, lui... et ça pourrait faire du vilain pour moi, ma petite dame!...

— Alors, demanda la jeune fille, craignant qu'il ne revint sur son marché où pourrais-je vous remettre cette somme?

Il réfléchit un instant d'un air soucieux, puis finit par répondre:

— Venez avec l'argent, ce soir, à cinq heures, à New-York, au débarcadère des usines Smithson où je travaille en ce moment à décharger l'*Aroyo*... En deux minutes l'affaire sera réglée...

— Monsieur Peter, répliqua-t-elle simplement, vous pouvez compter sur moi... Je serai exacte au rendez-vous!...

Elle sonna. John apparut.

— Veuillez reconduire monsieur! ordonna-t-elle...

Peter le Borgne suivit le domestique, mais aussitôt la portefranchise il se retourna vers lui, et, d'une voix impérative:

— Mon mégot! fit-il.

L'autre le toisa avec hauteur et éclata de rire.

— Ton mégot?... Je l'ai jeté!... Est-ce que tu t'imaginais que j'allais garder une pareille malpropreté?...

Une grimace crispée le visage aviné du chauffeur, il haussa les épaules, mit d'un geste regret les mains dans ses poches et s'éloigna en murmurant d'un ton méprisant:

— Sale larbin!...

Il eût été moins rassuré si, pendant sa conversation avec Pearl, il avait vu le panneau du passage secret s'entr'ouvrir doucement, et derrière eux la figure sinistre que connaissait bien miss Waldon se profiler dans l'ombre, écoutant tout ce qu'il disait.

L'homme à la cagoule veillait...

V

LE BON DE CAISSE

Pearl, maintenant, ne pouvait douter qu'elle touchât au but.

Dans quelques heures, elle allait connaître enfin le nom de l'assassin de son père et, à cette idée, son cœur battait à l'étouffer.

Devenue seule, elle s'assit à une table et, la tête dans ses mains, se mit à réfléchir.

La démarche qu'elle allait faire ne l'inquiétait aucunement, car elle était courageuse et énergique.

D'ailleurs, que pouvait-il lui arriver?

Situé à l'extrémité des docks de New-York, le débarcadère de l'usine Smithson ne serait certainement pas désert à cette heure-là, et, sans doute, la nuit ne serait pas encore tout à fait tombée.

Elle s'y rendrait donc, ainsi qu'elle s'y était engagée envers l'homme.

Et, y eût-il du danger, elle n'eût pas montré plus d'hésitation. Elle estimait qu'elle avait un devoir sacré à remplir, puisqu'il s'agissait de venger son père.

Mais cela devait-il l'empêcher d'être prudente?

Pourquoi, avant de s'engager dans

cette aventure, ne prendrait-elle point quelques précautions.

Elle pensa alors tout naturellement à Harvey.

Le jeune homme, qui lui était si entièrement dévoué, ne refuserait point de l'accompagner. Elle savait que, chaque fois qu'elle avait à faire appel à son aide, il se mettait à sa disposition.

Elle monta au laboratoire.

Malheureusement, ce jour-là, le chimiste, parti de meilleure heure que de coutume, l'avait déjà quitté.

Ennuyée de ce contre-temps, elle redescendit au cabinet de travail et, décrochant le téléphone, demanda la communication avec son appartement.

— Allo !... M. Gresham, s'il vous plaît !...

Ce fut le boy qui lui répondit : son maître n'était pas encore rentré.

— Il ne va certainement point tarder, ajouta-t-il.

— En ce cas, lui dit-elle, dès qu'il sera là, prévenez-le que miss Waldon a besoin de lui d'urgence et qu'il vienne la retrouver immédiatement à l'usine...

— Bien, mademoiselle...

— S'il ne m'y rencontrait pas, c'est que je serais partie au débarcadère des usines Smithson, à New-York, pour l'affaire qu'il sait.

— Je le lui dirai, mademoiselle...

Pearl raccrocha le récepteur.

Elle était contrariée de ne pas avoir pu causer avec son fidèle ami.

Mais le temps pressait. Elle ne pouvait pas l'attendre. Peut-être la rejoindrait-il avant qu'elle partît pour New-York.

Elle sonna Jenny, lui demanda son manteau de fourrure et sa toque, et



(D'après John F. Fildes.)

EBBA ET HARVEY ESSAIENT DE PERSUADER PEARL QU'ELLE EST VICTIME D'UN CHANTAGE.

tandis que John faisait avancer l'auto, mit son browning dans sa poche, se souvenant de la recommandation d'Harvey.

— A l'usine ! commanda-t-elle...

Il faisait froid, ce jour-là. Le thermomètre avait descendu de quelques degrés encore. La terre était gelée, et la glace durcissait à la surface des lacs.

Quelques minutes plus tard, Pearl arrivait à l'usine et, s'installant au bureau de son père, faisait appeler le caissier.

— Monsieur Gordon, lui demanda-t-elle, pouvez-vous me donner dix mille dollars ?

— Parfaitement, mademoiselle, répondit le vieux serviteur... Vous n'aurez qu'à signer un bon de caisse...

Et, tout en parlant, il lui tendait une feuille de papier et un porte-plume.

Elle les prit, traça rapidement deux lignes :

Bon pour dix mille dollars

PEARL WALDON.

Elle achevait d'écrire quand Ezra, qui l'avait devancée à l'usine, qu'il visitait avec Haynes, entra.

Il avait entendu l'ordre de la jeune fille. Sans doute allait-il lui poser une question, mais elle le devança :

— Ne croyez pas, mon cher oncle, dit-elle, que j'ai une telle note de modiste à payer !... Je suis plus respectueuse de nos deniers communs... Non !... non ! ajouta-t-elle, comme il protestait en souriant qu'il n'avait jamais eu cette idée... Je dois vous dire l'emploi que je compte en faire... On m'a promis de me révéler le nom de l'assassin de mon père, et c'est cette somme qui servira à acheter l'effroyable secret qui intéresse toute notre famille...

Mais son interlocuteur leva les bras au ciel.

— Dix mille dollars ! s'exclama-t-il effaré.

— Je les ai promis...

— Ma chère enfant, répondit Ezra en

hochant la tête, j'ai bien peur que cet argent ne soit gaspillé en pure perte... Tu es victime d'un imposteur sans scrupule qui essaye de te faire chanter... Il ne sait rien, et ne t'apprendra rien, n'est-ce pas, Haynes ?...

Celui-ci attendait en silence le moment d'intervenir.

— Mon oncle a raison, répondit-il... vous agissez un peu légèrement, ma cousine... Je crains bien que, ne voulant écouter aucun conseil, vous ne deveniez la proie de tous les aventuriers qui chercheront à vous exploiter... Quand vous aurez versé cet argent, l'individu vous en demandera d'autre... et cela n'en finira jamais !...

— C'est tout à fait mon avis, appuya Ezra... Monsieur Gordon, ajouta-t-il, rendez donc à miss Waldon son bon de caisse qu'elle le déchire...

Celle-ci, mécontente, les regarda froidement.

Pourquoi donc ne voulaient-ils pas, l'un ni l'autre, que l'on connût le nom de l'assassin ?... Avaient-ils peur de cette révélation ou gênait-elle leurs projets secrets ?...

— Pearl, insista de nouveau Ezra, cherchant à prendre le précieux papier des mains du caissier, réfléchis encore, je t'en supplie... ne commets pas un acte déraisonnable !...

— Laissez-moi, lui répondit-elle d'une voix sèche, je ferai ce que j'ai décidé... Si je ne réussis pas, tant pis... mais je dois à la mémoire de mon père de ne rien négliger pour le venger...

Ezra échangea un coup d'oeil rapide avec son neveu. Le ton de sa nièce était si décidé qu'il était inutile peut-être d'insister. Haynes, lui fit signe discrètement qu'il partageait son opinion. Dans ces occasions-là, quelle que fût leur antipathie réciproque, on pouvait être certain que les deux hommes étaient toujours d'accord.

— Soit ! concéda Ezra... puisque tu y tiens... Ce que nous en disions, c'était dans l'intérêt commun ! N'en parlons plus !... Mais ne veux-tu pas que nous t'accompagnions dans ta démarche...

— C'est inutile, mon oncle, puisque vous ne croyez pas à son succès !

Et, leur tournant le dos :

— Monsieur Gordon, ordonna-t-elle, les dix mille dollars, je vous prête !

Puis elle sortit, suivie du caissier, les laissant tout interdits de la façon dont elle leur avait parlé.

— Petite machine ! gronda Ezra entre les dents...

— Nous la retrouverons ! répondit Haynes avec flegme.

Jamais ils n'eussent attendu tant de volonté ni de décision de la part de cette enfant jusque-là si timide et si réservée, et qui semblait vivre si totalement en dehors des affaires de l'usine.

Après avoir remis l'argent à miss Waldon, le caissier s'était empressé de lui ouvrir la portière de l'auto.

— Allez à New-York, commanda-t-elle au chauffeur... vous arrêterez un peu avant d'arriver au débarcadère des usines Smithson... à l'extrémité des docks.

Et, se penchant vers son employé :

— Monsieur Gordon, reprit-elle, rappelez-vous bien cette adresse... Si monsieur Gresham venait me demander tout à l'heure, vous lui diriez que c'est là que je suis et que je le prie de m'y rejoindre immédiatement...

Aussitôt que le chimiste était rentré chez lui, son boy lui avait transmis la commission de Pearl.

— L'imprudente ! s'exclama-t-il, très inquiet... Dans quel piège, dans quel traquenard va-t-elle donner tête baissée ?...

Il se rendit en toute hâte au château, mais, à sa grande déception, la jeune fille n'était déjà plus là.

Il courut à l'usine. Ce fut pour apprendre de la bouche du caissier que miss Waldon

l'avait quittée pour aller à New-York.

— Le débarcadère des usines Smithson ! murmura le jeune homme consterné... Dans quel guet-apens a-t-on réussi à l'attirer ?...

Il se précipita vers sa voiture, donnant l'ordre au chauffeur d'accélérer l'allure.

— Je n'ai pas un instant à perdre, fit-il avec angoisse, sentant des gouttes de sueur froide perler sur son front.

Une seconde plus tard, l'auto roulait à toute vitesse sur la terre glacée.

VI

UN BAIN GLACÉ

En quittant les routes de l'Arroyo, où la qualité de chauffeur lui avait permis de se rendre à New-York sans bourse délier, Peter le Borgne s'était fait embaucher comme manœuvre aux usines Smithson.

Pour le moment, il était occupé à ranger dans un hangar de l'embarcadère de grosses boîtes de produits chimiques qu'avait débarquées le navire.

De temps en temps, il s'inquiétait de l'heure et attendait impatiemment le moment où allait paraître la jeune femme à laquelle il avait donné rendez-vous, ne doutant pas qu'elle n'aurait garde de manquer d'y venir.

Mais, en route, le chauffeur de Pearl avait eu un léger accident ; un de ses pneus avait éclaté ; il avait fallu le changer. Passé par un autre chemin, Gresham était ainsi arrivé avant elle au débarcadère des usines Smithson.

La première personne qu'il aperçut en descendant de voiture fut justement Peter le Borgne qui rentrait dans un hangar, poussant devant lui son chariot plein de caisses.

À la description que John lui avait faite de l'individu, il le reconnut aussitôt ; il avait bien devant les yeux l'étrange visiteur qui s'était présenté au château.

Il s'avança vers lui.

— N'est-ce pas vous, lui demanda-t-il, qui avez donné rendez-vous à miss Waldon?

L'autre ne daigna point répondre et continua sa route.

Ce silence ne faisait pas l'affaire de Harvey.

Il suivit l'homme sous le hangar.

— Vous avez entendu ma question? reprit-il avec éternement... Je vous engage à me répondre... C'est vous qui attendez miss Waldon?...

Cette fois, Peter le Borgne s'arrêta, regarda son interlocuteur d'un air agressif et, d'une voix éraillée, gronda :

— De quoi vous mêlez-vous?

— De quoi je me mêle? s'exclama le chimiste hors de lui... mais d'empêcher cette jeune fille de tomber dans un piège que vous lui avez tendu... Allons, vous allez instantanément m'avouer que vous comptez la voir... ou sinon gare à vous !...

L'autre haussa les épaules.

— Ça vous regarde donc? gouailla-t-il insolemment.

C'était plus, cette fois, que n'en pouvait supporter Harvey, très surexcité à l'idée du danger que courait Pearl. Il saisit Peter le Borgne aux épaules et le secoua avec violence.

— Parlez-vous? lui cria-t-il.

Mais, d'un revers de main vigoureux, celui-ci se dégagea et, repoussant son adversaire, le jeta brutalement sur le sol.

Alors, il s'empara d'un seau d'eau qui se trouvait non loin de lui, le versa sur une des caisses, puis se sauva dehors, en ayant soin de tirer la porte derrière lui et de tourner la clé dans la serrure.

La caisse contenait du carbure de calcium qui, au contact du liquide, s'enflamma immédiatement.

Harvey, surpris d'abord, s'était rapidement relevé et s'élançait vers la porte, à sa poursuite ; mais celle-ci était solide, et ses efforts ne parvinrent pas même à l'ébranler sur ses gonds.

La fumée devenait de plus en plus épaisse. S'il ne trouvait pas le moyen de sortir de sa prison, il allait être bientôt asphyxié.

Il jeta autour de lui un regard désespéré.

Les flammes montaient toujours. Toutes les caisses avaient pris feu maintenant. Dans un instant, il serait trop tard pour s'échapper.

Il sentit ses cheveux se hérissier d'horreur et ses jambes se dérober sous lui.

— Au secours ! appela-t-il...

Mais personne ne répondit à sa voix.

Il était perdu...

Peter le Borgne, son crime consommé, avait gagné les bords de l'Hudson.

Ses yeux fouillaient de tous côtés pour voir s'il n'apercevait point miss Waldon. Il ne redoutait pas qu'elle ne vint pas au rendez-vous, mais il importait d'en finir vite, avant que l'incendie du hangar eût donné l'alarme.

A quelques pas de lui, le long de l'estacade, se trouvait un petit bâtiment bas, sorte de dépôt où les ouvriers de l'usine pouvaient ranger leurs instruments de travail.

Il y entra pour attendre Pearl, à l'abri des regards indiscrets.

Celle-ci, après avoir laissé son auto à proximité du débarcadère, était venue jusqu'au ponton et cherchait le personnage qu'elle devait y rencontrer.

— Va-t-il manquer à sa parole?... se demandait-elle avec inquiétude... Ne s'est-il pas ravisé?... On bien craint-il quelque embûche?...

Tout à coup, la porte du petit bâtiment s'ouvrit. Un individu en sortit. Ses yeux étaient hagards. Il marchait en titubant, comme un ivrogne. De son crâne ouvert jaillissait un flot de sang, qui coulait le long de son visage, en sillons rouges. Un sourd gémissement s'échappait de ses lèvres.

C'était Peter le Borgne.

Il vit alors Pearl, se traîna jusqu'à

elle, et d'une voix étranglée de douleur et d'épouvante, balbutia :

— Sauvez-vous, mademoiselle !... sauvez-vous vite !... c'est l'homme à la cagoule qui m'a frappé !... il va vous tuer aussi !...

Puis il tournoya sur lui-même et s'abattit sur les planches du débarcadère.

La jeune fille allait se pencher sur lui, essayant de lui arracher son secret, avant que la mort eût accompli son œuvre.

Elle n'en eut pas le temps.

Sa question demeura dans sa bouche. Ses yeux exprimèrent à son tour une profonde terreur. Elle voulut fuir.

Mais déjà l'homme à la cagoule, sorti lui aussi du petit bâtiment, avait bondi sur elle.

Il l'agrippa à la gorge de ses mains puissantes, cherchant à l'étrangler.

Elle se débattait vigoureusement, opposant sa souplesse de femme à la force brutale de son agresseur.

Il vit qu'il ne parviendrait point à mener à bien son œuvre meurtrière.

Alors, de ses bras nerveux, il l'éleva au-dessus de sa tête, s'approcha de l'estacade et se prépara à la lancer dans le fleuve qui, à ses pieds, roulait ses eaux tumultueuses, charriant de nombreux glaçons.

— Au secours ! criait sa victime éperdue, sentant qu'elle n'échapperait point à son ennemi.

Mais le débarcadère, à cette heure-là, était désert. Son chauffeur était trop loin pour l'entendre.

Elle se souvint soudain de l'ami fidèle et sûr qui plusieurs fois l'avait déjà sauvée de la mort, et son nom, en cet instant tragique, monta à ses lèvres :

— A moi, Gresham...

Et, à l'autre extrémité du débarcadère, une voix sonore, une voix qu'elle connaissait bien, une voix qui lui rendit tout son courage et la fit tressaillir d'espoir, lui répondit :

— Tenez ferme, mademoiselle, me voici !...

Son appel avait été entendu et Harvey accourait de toute la vitesse de ses jambes.

Comment se trouvait-il là ?... Comment avait-il pu échapper à l'asphyxie qui le guettait ?... Comment l'incendie l'avait-il épargné ?...

Dans un suprême sursaut de volonté, il avait réussi à atteindre une des barres de fer qui soutenaient, d'un mur à l'autre, le plafond du hangar de bois ; ainsi, à la force du poignet, avait-il gagné, en passant au-dessus du brasier, une lucarne qu'il était parvenu à enfoncer.

Sauter dehors, de la hauteur d'un étage, n'avait été pour lui qu'un jeu d'enfant, et il avait été assez agile pour retomber sur ses pieds.

De loin, il avait aperçu l'auto de Pearl s'arrêter, la jeune fille en descendre, se diriger d'un pas rapide vers le ponton du débarcadère.

Mais c'était en vain qu'il avait cherché son agresseur. Par où cet individu avait-il pu disparaître ? Ne méditait-il pas encore quelque mauvais coup ?

Se méfiant, il avait résolu d'attendre les événements, sans quitter la borne d'amarrage derrière laquelle il s'était dissimulé.

Bientôt, il avait vu Peter le Borgne sortir tout ensanglanté du petit bâtiment ; puis, derrière lui, l'homme à la cagoule apparaître et se jeter sur miss Waldon.

Alors, il s'était élancé à son secours et à son appel angoissé, auquel il avait aussitôt répondu.

Cette fois encore, il arrivait à temps pour arracher Pearl aux mains du misérable qui avait juré sa mort.

Mais, à son cri, l'homme à la cagoule s'était retourné et l'avait aperçu.

Il avait lâché sa proie et, faisant face à son adversaire, attendait.

Les deux hommes s'empoignèrent, roulèrent sur le sol, puis se relevèrent, se tenant toujours étroitement enlacés.

C'était en vain que Gresham essayait d'arracher le capuchon qui dissimulait le visage de l'inconnu. Celui-ci, réussissant à acculer le chimiste contre la balustrade de l'estacade, dans un effort désespéré, le fit basculer en arrière.

Harvey tomba dans l'Hudson au milieu des glaçons, et fut entraîné par le courant rapide du fleuve.

L'homme à la cagoule revint alors vers la jeune fille, sans défense désormais.

Ses yeux brillèrent étrangement, car cette fois, enfin, elle était en son pouvoir.

Mais à ce moment survint quelqu'un que personne n'attendait. Le chauffeur, inquiet de ne pas voir revenir sa maîtresse, était parti à sa recherche. Il avait entendu son cri, aperçu la lutte des deux antagonistes.

Il s'était élancé.

L'homme à la cagoule comprit qu'il n'aurait pas le dessous.

Tout était contre lui encore une fois, au moment même où il croyait triompher.

Alors, il s'enfuit précipitamment et disparut dans la nuit, qui était maintenant tout à fait tombée.

Gresham se débattait désespérément contre les glaçons qui l'empêchaient de regagner le bord. Ce fut, pendant quelques minutes, une lutte effroyable. Vingt fois il pensa que l'Hudson allait l'engloutir.

Enfin, il parvint à une échelle d'embarquement, le long des pilotis de l'estacade et s'y accrocha.

Une seconde plus tard, il était sur le ponton.

Lorsque, trempé et grelottant, il rejoignit enfin Pearl, celle-ci était agenouillée près du corps de Peter le Boigne.

Mais ce fut en vain qu'elle essaya d'arracher au bandit le nom qu'il lui avait promis de lui révéler.

Grièvement blessé, il gisait, inconscient et inerte, sur le sol.



(Photo Film Pathé Frères.)

Collection des Romans-Cinéma

Administration : 78, Boulevard Saint-Michel, Paris

Œuvres déjà parues :

PREMIERE SÉRIE : 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York ❖ (épuisé.)

Par Pierre DECOURCELLE
22 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine ❖ ❖ ❖

Par Marc MARIO ❖ ❖
10 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse ❖ ❖

Par E.-M. LAUMANN
4 BROCHURES

Le Cercle Rouge ❖ ❖ ❖ ❖

Par Maurice LEBLANC
12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

16 BROCHURES

DEUXIEME SÉRIE : 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

❖ ❖ Judex ❖ ❖ Par Arthur BERNEDE

12 BROCHURES

L'Enfant de Paris ❖ Par E.-M. LAUMANN

3 BROCHURES

TROISIEME SÉRIE : 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington ❖

Par Marcel ALLAIN ❖
10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou ❖ ❖

Par G. LE FAURE ❖
12 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo ❖

Par Alexandre DUMAS ❖
30 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex ❖

Par Arthur BERNEDE ❖
12 BROCHURES

La Reine s'ennuie ❖ ❖ ❖

Par Pierre DECOURCELLE
16 BROCHURES

Tih-Minh ❖ ❖ Par G. LE FAURE et L. FEUILLADE

13 BROCHURES

La Nouvelle Aurore ❖ Par Gaston LEROUX

18 BROCHURES

Collection "IN EXTENSO"

NOUVELLE SERIE



La Collection In-Extensio à Un franc le volume, qui n'est classée, dès la première heure, au premier rang des grandes Collections de vulgarisation des œuvres maîtresses du roman contemporain, se transforme aujourd'hui.

En présence du remarquable renouveau de l'Art du Livre auquel nous assistons, désireuse de ne pas faire figure de parodie des éditions d'art, elle supprime les illustrations intercalaires, au bénéfice de la netteté, de l'harmonie typographique du texte.

Mais, soucieuse en même temps, de maintenir en étroite collaboration l'artiste et l'écrivain, *La Collection In-Extensio* s'illustrera désormais d'une planche en couleurs qui résumera, avec plus de prestige, l'esprit du livre.

Sous cet aspect nouveau, à la fois plus agréable et plus logique, elle ne manquera pas d'obtenir d'un public fidèle la faveur soutenue dont elle n'a cessé de jouir depuis ses débuts.

LES HUIT PREMIERS IN EXTENSO

DE NOTRE NOUVELLE SERIE

Edmond JALOUX. — **L'Agonie de l'Amour**, couverture et hors-texte de Ciolkowski.

François de NION. — **La Missionnaire**, couverture et hors-texte de Geo Ham.

Maxime FORMONT. — **L'Énergie**, couverture et hors-texte de J. Basté.

Maurice MONTEGUT. — **La Chaîne des Dames**, couverture et hors-texte de Leroy.

Remy SAINT-MAURICE. — **L'Inutile Pêché**, couverture et hors-texte de R. Castaing.

Paul LACOUR. — **Gilberte**, couverture et hors-texte de Sat.

André BILLY. — **La Dame de l'Arc-en-Ciel**, couverture et hors-texte de Ferreira da Costa.

GYP. — **Les Amoureux**, couverture et hors-texte de Paul Chambrey.

LA CINQUIÈME ÉPIQUE DE LA MAISON DE LA HAINE

LE CARNET ROUGE

PARAITRA JEUDI PROCHAIN